

Avoue le dzenelhie

Autor(en): **Marc**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **73 (1934)**

Heft 14

PDF erstellt am: **26.06.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-225756>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.



CONTEUR VAUDOIS

FONDÉ PAR L. MONNET ET H. RENOÛ
Journal de la Suisse romande paraissant le samedi

Rédaction et Administration :
Pache-Varidel & Bron
Lausanne

ABONNEMENT :

Suisse, un an 6 fr.
Compte de chèques Il. 1160

ANNONCES :

Administration du Conteur
Pré-du-Marché, Lausanne



LO VILHIO DÈVESÀ

AVOUE LE DZENELHIE

PAQUIE l'è passà, hormi lo petit Pâquie que l'è dan dèman. Lè dzein l'ant medzi l'ão z'ão, lè z'on ein salàda, lè z'au tro ào meryão ào ein omeletta. Tot cein fà on cràno repé que vo rebaille de l'accouet.

Et on bène lè z'ão, et on bène lè dzenelhie.

L'è por cein que vu vo dèvesà de dzenelhie, que fant pllièzi principalameint se sant groche.

Cà, po ìtre bin repaïssu, faut pouài repondre quemet Djan Isaa :

— A-to bin dîna, Djan Isaa ? que lâi dèman-dève Biscôme.

— L'è bin su ! que fâ Djan Isaa.

— Et qu'a-to medzi ?

— On avâi onna pucheinta dzenelhie, bin grassa, bin bouna, pas trão villhie, qu'on ein a rein laïssé que lè z'ou.

— Et diéro ètâi-vo ?

— On ètâi doû : mè et la dzenelhie.

Mâ quand la dzenelhie n'è pas quemet cliiaque à Djan Isaa, n'è pas lo mîmo affère. La dzenelhie bourre pas lo pétro et ne garne pas lè coute. L'a trão de z'ou. Quand l'è qu'on a tot petsegnî per dedein et à l'einto, la fam vint èt, po sè relèsi lè potte, foudràï coumeincî pè on bon mochî de bacon de bajou de caïon avoué de la campoûta. La dzenelhie faut que sâi grassa et cossua quemet on précaut, sein quie vo baille la fringala.

Touzon et Moâiset ètant zu, la demeindze de Pâquie, pè la vela po dîna, po sè refère on boccon la panse. Voliâvan pou payî et medzi bon, que l'è dan prão maulézi à trovâ. Sant dan ein-trâ deïn on cabaret à repé. Lâi avâi marquâ su onna carta tot cein qu'on pouâve medzi, du la soupa ào dzerdenâdzo et à la tsè. La soupa, ein medziânt ti lè dzo ; lo dzerdenâdzo ètâi tot ein truffie. Sè décidant po de la dzenelhie : on polet, quemet sè desâi. Rein que ion po lè doû, po cein que cotâve dza prão.

On l'ão z'apporte on croûio polaton, on pudzin, que crâio, maïgro qu'on diastre, que l'avâi zu lo décret et l'ètisie. Lâi arâi pas zu po repète on tsat que matole, quand bin medzant gaillâ pou deïn clli teïmps.

La pouâra bîte su son gros plliat l'ètâi quemet on gros quegnu... quand l'è qu'on arâi zu rein qu'on premia po lo fabrequâ. On arâi djurâ que s'eïnnoyîve tot solet et seïmbliâve que l'al-lève dere :

— Vâi mâ... vo z'fite doû ! Mè pouro coo !

Touzon l'a guegnî lo pudzin, Moâiset l'a guegnî Touzon. L'ant subliâ lo carbatie et lâi ant de :

— Apportez-voi un yasse.

Et l'ant djuyî lo pudzin, lo gageint po lo medzi, lo pézeint po lo payî !

Marc à Louis.

Choses et Autres.

DANS LA RUE

MALGRE la saison, malgré la bise, les gens se sont arrêtés et font cercle. Le spectacle en vaut la peine. Ces quatre musiciens costumés sont plaisants à voir et méritent d'être entendus. Faire du jazz au mois de mars, à six heures du soir, quand l'hiver n'a pas dit son dernier mot et que les gens s'empresent vers la gare ou vers leur demeure, c'est presque une gageure.

Qui s'arrête encore à écouter les musiciens des rues ? Stationner, se déganter, chercher un portemonnaie enfoui dans une sacoche quand on est pressé et qu'on a l'onglée, c'est tout un travail et ça exige un effort.

Aussi, les musiciens, découragés de jouer pour des passants pressés, qui ne font mine ni de les écouter ni de les entendre, ont-ils dû trouver autre chose.

Et ceux-là ont réussi. On s'arrête en leur honneur et on paie parce que l'assiette passe. Tandis qu'un ténor module sur le mode sentimental :

*Combien de fous vont sur la Terre
Cherchant le secret du bonheur...*

Puis le groupe costumé s'éloigne en quête d'autres clients.

Et, maintenant, plus loin, à l'angle d'autres rues, qui remarquera les pauvres violoneux solitaires et barbus, ou l'homme-orchestre au chapeau garni de grelots ?

Toujours l'éternelle histoire des grands magasins qui font tort aux petits. *Lisette*



DES PAROLES AUX ACTES

RT, mes enfants, qu'au sein de notre abondance, nous pensions aux moins bien partagés que nous. Surtout, conclut l'instituteur, la sueur de l'émotion au front, surtout que notre sublime devise nationale ne soit pas de vains mots : « Un pour tous, tous pour un », mais qu'elle reste toujours le mobile de nos actes de solidarité... »

L'instituteur, fort content de lui, posa ses mains sur le rebord du pupitre et laissa errer sur sa classe son regard perçant. Les trente gamins se tenaient cois. On n'entendait pas même le râclément familier des pieds de Rudi S. ou le reniflement de Sami, toujours enrhumé. Ils étaient sous le charme, c'était certain...

— Nous ferons ainsi, reprit l'instituteur, d'une voix un peu chavirée par sa propre émotion. Chacun de vous apportera demain jeudi, une, deux, trois pommes, une livre, un kilo même, enfin selon les moyens personnels, car, mes amis, souvenez-vous que l'intention a plus grande valeur encore que le fait... Nous expédierons les

fruits dans un village de montagne, pour la plus grande joie de vos frères les écoliers, qui en sont tant privés. Figurez-vous cette allégresse à la réception de notre corbeille ? C'est à vous, à votre bon mouvement qu'ils la devront. Vous, Robert, Maurice et Jean, je vous charge d'apporter les paniers. Ainsi, vous avez compris... et vous êtes bien d'accord, n'est-ce pas ?

— Oui, M'sieur, oui, M'sieur...

L'enthousiasme fait vibrer les trente voix et le joyeux charivari ne semble pas devoir prendre fin. Un tapage de pupitres fermés, des crisements de papiers froissés, des traînées de souliers cloutés sous les tables, puis les « Au revoir, M'sieur », tombent comme de petits coups de marteau. La bande est loin... une porte retombe, le bruit en résonne tout au long du corridor extérieur... silence dans la cour, la fontaine se remet à couler...

L'instituteur se frotte les mains. « Ça, c'est de la pédagogie, ou je ne m'y connais pas, se dit-il : l'école doit rester l'éducatrice par excellence. Que de lacunes à combler, hélas ! Des mots, des mots, de grands mots creux, au lieu d'actes, de la solidarité vivante, faire jaillir enfin du fond de ces cœurs enfantins l'étincelle de la compassion et de la volonté d'aider. Comme je viens de faire, justement... »

Sa maisonnette le salue de loin... De loin, l'instituteur en respire le parfum de paix heureuse. Il presse le pas : voici le balcon fleuri, la grimpeée des climatiques, l'exubérant jardin que l'automne a touché de sa douce luminosité. Voici, derrière la maison, l'unique pommier, « le » pommier. Il étend ses branches, telles des bras de patriarce, tant son geste semble protecteur. Il ne déçoit jamais, le brave : chaque année il offre aux abeilles une orgie de corolles, multitude de coupes délicates et rosées, puis il se donne grande peine pour gonfler les joues de ses petites pommes, pour les colorier adroitement, distribuant son vert, son jaune et son rouge avec tant d'art que le plus grand maître vient humblement prendre des leçons. Certes, il n'est pas toujours aussi prodigue de ses Gravensteiner que cette année, car cette année, nom d'un petit bonhomme ! ça donnera une récolte... prodigieuse ! A propos, pense tout haut l'instituteur, on s'y mettra samedi, jour de congé. D'ici là les Gravensteiner recevront leurs derniers coups de pinceau. Ce parfum, mais ce parfum !... Oui, mais... je n'ai guère le temps de flâner, si je dois attraper mon train de 1 h. moins le quart. Toujours ces assommantes leçons, enfin !... Et levant le nez, il aperçoit sa femme, vive comme un furet, passant et repassant devant la fenêtre... et il sent combien il a faim...

— Que fais-tu cet après-midi, Juliette ?

— Moi ? Mme Schäfli m'a fait demander si je pouvais aller couper les manteaux d'hiver de ses fillettes. Tu comprends, c'est favorable, le mercredi à cause des essayages, car on a les petites sous la main. Oh ! j'en ai jusqu'au soir, il faudra goûter, souper, bavarder. Je connais ça ! Et toi, tu reviens comme d'habitude à huit heures vingt, je pense.

— Oui ! A propos, Juliette, samedi après-midi on récolte les pommes ; elles sont à point !
